

Շահեկան նմոյշ մըն է եւ նման ուրիշ կտորներու՝ կը պատկանի ծանօթ Պարսկական յախճապակիներու։ Ձեւ, դոյն, դժադրութիւն հայկական չըլլալով հանդերձ, կ'երեւի թէ այս մետաղափայլ ջնարակեալ արուեստին մէջ ալ եղած են հայ մասնագէտներ։ Գործը՝ դատելով Պարսկաստանի նմանօրինակ կտորներէն՝ կարելի է ըսել թէ ԺԼ. դարէն է։

Վերջապէս կայ նաեւ Ս. Ղազարի թանգարանին մէկ փոքր պնակը, սպիտակ յատակի վրայ կապոյտ ծաղկումներով (աստ նկար թիւ 12), նմոյշ մը եւս է Պարսկահայ յախճապակեգործութեան։ Գեղարուեստական տեսակէտով դուրկ է մեծ արժէք մը ներկայացնելէ, սակայն ունի փակագրութիւն մը։

Ողբացեալ Առնակ «Բազմալեզու»ի 1918 թիւին մէջ (հրատ. 1923ին) խօսելով այս պնակի մասին՝ կ'ըսէ թէ ունի «փակագրութիւն մը որ կը պարփակէ Խոջա Սաֆար անունը» (էջ 201)։ Ան օգտուելով արձանագրութենէ մը, կ'արտագրէ. «Ընծայեաց Պր. Մարտին Թոթվանեան. Խոջայ Սաֆարի հիմնադրի նոր Զուղայի. ի սկիզբն Ժէ. դարու» (անդ)։ Սակայն, ինչպէս որ հոս արուած նկարն ալ ցոյց կու տայ, այս պնակը իր խմորով, ձեւով եւ ծաղկումներով շատ հեռու է Ժէ. դարէն, այն ալ Առնակի ենթադրած 1610 թուականէն։ Ս. Ղազարի այս պնակը Ժէ. դարու շատ վերջէն կամ ԺԼ. դարու ըսկիզբէն միայն կրնայ ըլլալ։ Անոր կը պակսի այն վարպետ խնամքը՝ զոր կը դանենք Սաֆարազ եւ Նազարէթ փակագրութեամբ օրինակներուն մէջ, որ հոս

ներկայացուցի։ Փակագրութիւնն իսկ նրբութեան հետք չունի։

Փակագրութիւնը, ինչպէս տեսանք, կը փափաքին կարգալիտ խոջա Սաֆար։ Արդարեւ ունինք Խոջա Նազարի եղբայր Խոջա Սաֆար, որ մեռաւ 1618ին։ Խոջա Սաֆար ունէր նաեւ թոռ մը, նոյնպէս Խոջա Սաֆար, որ մեկենասած է 1641-46էն դրշադիրներ։ Սակայն անօրինակ է որ մէկը իր ամաններուն վրայ նկարել տայ իր տիրուած որպէս խոջա կամ Խոջա։ Տխուրը, նոյնիսկ եկեղեցականներուն, յաճախ փակագրութենէն առանձին կը նշանակուի եւ ոչ թէ ընդելուզեալ փակագրութեան մէջ։ Ո՛չ Նազարէթ եւ ո՛չ ալ Սաֆարազ իրենց փակագրութեան մէջ խոջա կամ Խոջա ունին, որով իրենց սերունդէն ուրիշ մը իր նախնեաց չըրածը՝ ինքը պիտի չփորձուէր ընել։ Այս փակագրութեան իբր թէ Ֆ ալ տարակուսելի կ'երեւի, վերել զուրը իր սկզբնակութեն որոշ եւ նըպատակեալ կերպով բաժնուած ըլլալուն համար։ Յետոյ Խոջա Սաֆարի թոռը ինչո՞ւ չ'օրինակեր իր պապուն փակագրութիւնը։ Վերջապէս Խոջա ուղղագրութեամբ ընդունելի չէ։

Փակագրութիւնը, ըստ իս, պէտք է կարգալիտ հաշտուր։ Հոն Ֆ կարծուած զիբը Տ է, եւ ունի դուրս երկարած պոչը փակագրութեան մէջ որոշ կ'երեւայ իսի դուրս ցցուած մասին տակ։ Ի բնական է տեղ չունի խոջա Սաֆար ընթերցումին մէջ. սակայն հաշտուրին կարեւոր է։

Առ այժմ այսքան հանդիպած է իմ ուղղութեանս։ Անտարակոյս ըլլալու են դեռ ուրիշ նմոյշներ, ինծի անծանօթ։

Յ. ՔԻՒՐՏԵԱՆ

La Comédie et la Satire en Arménie

BARONIAN ET ODIAN

Plutarque nous apprend que le théâtre grec était en honneur à la cour d'Arménie à son époque et même que Artavazd II, fils de Tigrane III, avait composé en grec des pièces de théâtre. A ce moment, en effet, la culture arménienne semble avoir été hellénistique et la littérature nationale, orale, ne devait être cultivée que par des trouvères et des rhapsodes. Peut-être y avait-il aussi un théâtre populaire en langue arménienne. Nous savons déjà que, peu après la conversion de l'Arménie au Christianisme, ce théâtre existait, et la vigueur avec laquelle le catholicos Jean MANDAKOUNI vilipende les représentations théâtrales nous laisse à penser qu'il s'agissait plus vraisemblablement de comédies, — fatalement plus légères, — que de tragédies. Aucun texte ne nous est parvenu de littérature tragique ou comique. L'Eglise arménienne était à tel point hostile au théâtre, qu'il n'a pu avoir qu'une vie clandestine et probablement de courte durée, car, après le VI^e siècle on n'en entend plus parler.

Il ne réapparaît qu'au XVII^e siècle, en 1668, et encore n'est-il attesté à cette époque que par l'unique représentation d'un drame d'inspiration hagiologique: **Hripsimé**, donnée à Lemberg par les élèves arméniens d'un collège de théâtres. La position du clergé était changée vis-à-vis du théâtre. Ce genre qui, pendant des siècles, n'avait été considéré que comme une cause de perdition, ap-

paraissait tout-à-coup comme un excellent instrument d'éducation: il suffisait de savoir en choisir les sujets. Après cette première représentation, que, dans l'état actuel de nos connaissances, on peut considérer, comme une expérience sans lendemain, il faut attendre près d'un siècle pour voir apparaître à nouveau le théâtre, toujours dans le genre tragique et didactique. Ce sont encore des religieux qui prennent cette initiative: les Pères Mekhitharistes. Les pièces, dont les auteurs étaient les moines eux-mêmes et dont les acteurs étaient les novices et les profès, avaient pour double but d'affermir la foi et d'éduquer le peuple d'une part, et de ranimer la conscience nationale d'autre part. C'étaient d'ailleurs là les deux objectifs que Mekhithar lui-même avait voulu assigner à sa Congrégation. Les pièces étaient donc tirées soit de l'Histoire sacrée ou des Vies de Saints, soit de l'histoire nationale. Elles étaient écrites en langue classique, la seule qui fût jugée digne de tels sujets. N'étant pas une fin en soi, mais un simple moyen d'éducation, ce théâtre ne put jamais s'élever au point de produire des chefs d'œuvre: héros et traîtres étaient des personnages outrés, débitant des tirades pompeuses ou tenant des propos cyniques et se mouvant dans une atmosphère factice.

Cependant, ces tragédies étaient accompagnées, dès le début, de représentations comiques, en langue vulgaire,

donc plus accessibles au public, et destinées sans doute, comme nos farces, à faire « digérer » le drame. Ces comédies, également écrites par les Pères Mekhitharistes, étaient déjà généralement tirées de la vie de Constantinople, fertile, comme il se doit, en personnages ridicules ou vicieux.

Ainsi se formait progressivement un théâtre comique, qui, comme le théâtre tragique, allait gagner Constantinople, probablement grâce aux écoles mekhitharistes, au début du XIX^e siècle. Mais ce n'est que peu après 1850 que le théâtre arménien arrive à son apogée à Constantinople, sous l'impulsion de Serapion HEKIMIAN, puis de Mgrditch BECHIKTACHLIAN, tous deux de véritables artistes et écrivains, enfin sous la direction de Jacques VARTOVIAN, homme d'affaires très intéressé, très bon directeur commercial de théâtre, mais mauvais artiste. Les troupes et les salles se multiplient et le théâtre cesse d'être réservé aux seuls écoliers. Aux acteurs de talent viennent se joindre de grandes actrices, dont la présence seule suffirait à prouver que les Arméniens sont bien dans le mouvement occidental. Des femmes sur une scène de théâtre à Constantinople! Voyez combien de préjugés il a fallu vaincre. C'est à cette époque que se révèlent les grands acteurs, et c'est dans le genre comique que le théâtre arménien s'élèvera à la mesure internationale. Le plus fameux des comiques de son temps, celui qui déchainait le rire dès son entrée en scène et avant même que la pièce ne fût commencée, Karékine RECHTOUNI (1840-1879), fut aussi auteur, ce qui fait que certains critiques, partant de cette similitude entre la carrière de Rechtouni et celle de Molière, ont été jusqu'à considérer Rechtouni comme le Molière arménien. C'est là une comparaison pous-

sée trop loin. Rechtouni, certes, est un assez bon auteur comique, mais sa comédie ne s'élève pas au-dessus de la farce, et elle ne repose que sur les quiproquos habituels, quelques faciles fourberies et des situations burlesques. Sa meilleure œuvre serait « **La malle échue en héritage à six générations et demie** », c'est-à-dire « à des cousins à six degrés et demi » (Վեց ու կես պորտի ժառանգ մնացած սնուկը) : Avec cette petite comédie en un acte, nous en sommes encore au théâtre italien de Paris. Mais voici paraître le vrai Molière arménien en la personne de Jacques BARONIAN. C'est avec lui également que la satire arménienne, qui n'est pas bien vieille, atteindra la perfection. Il excellera dans les deux genres et les confondra à tel point que certaines de ses satires sont de véritables comédies, à la présentation scénique près.

Jacques Baronian est né à Andrinople, en 1843, d'une famille modeste. Il commence assez tard, vers 15 ans, des études qui seront courtes: trois ans dans une école arménienne, un an dans une école grecque. Mais il est extrêmement doué et perfectionne tout seul et rapidement ses connaissances en arménien, en grec classique et en français, ce qui lui permet de goûter dans le texte Théophraste, Aristophane et Lucien, — dont il traduit en arménien le **Dialogue des Morts**, — La Bruyère, Molière, et, sans doute aussi, par des traductions françaises, les écrivains comiques et satiriques latins. Il semble avoir connu également les œuvres de Goldoni. Aux trois quarts autodidacte, Baronian est, cependant, bien formé, et préparé à ce qui sera sa vocation littéraire: la satire et la comédie. Sa vie, hélas, fut courte, — il meurt phytique à 48 ans, en 1891, — mais débordante d'activité. Il passe tous ses instants de

loisir à lire pour achever sa formation intellectuelle, et il écrit beaucoup. Cependant, il lui faut gagner sa subsistance, et, plus tard, celle de sa famille. Pendant de courtes périodes, il vit de sa plume, mais comme directeur-rédacteur en chef de journaux satiriques, dont il lui faut assumer l'administration et équilibrer une comptabilité sans recettes. En dehors de ces courtes périodes, il fait successivement tous les métiers: professeur de lettres ou de comptabilité, commis chez un pharmacien, secrétaire du patriarcat et député, plus souvent teneur de livres chez des commerçants. On dit même que, les derniers temps de sa vie, il aurait ouvert pour vivre un commerce de comestibles. Toujours est-il que la misère noire ne le quitta jamais, — et finit par l'emporter. Cependant Baronian apprenait à connaître, à ses dépens, presque tous les milieux sociaux et trouvait ainsi une matière abondante pour sa satire, car il savait tirer profit des plus mauvaises conditions, et, au milieu même des labeurs et des soucis, son esprit observateur notait tout, sa nature mélancolique et désabusée recevait le choc nécessaire pour composer un portrait comique bien vivant.

Avant lui, le théâtre se présentait assez exactement comme le théâtre en France avant Molière. Et, dans la première comédie de Baronian: **Le dentiste oriental** (Առավորողի արհեստը), œuvre de jeunesse, on trouve encore, comme uniques sources du comique, les quiproquos, les coq-à-l'âne, les déguisements, pertes de lettres, jeux de scène, coups de théâtre et imbroglio, sans compter les bastonnades. La pièce se présente ainsi:

D'abord les scènes de présentation du personnage principal, scènes qui tiennent de la grosse farce: Un arracheur

de dents, qui se glorifie du titre de « dentiste oriental », pour bien montrer qu'il n'est pas de ces petits dentistes à la mode qui ont fait leurs études en Europe, arrache une dent à un client en le faisant au préalable ligoter par son domestique sous la menace d'un revolver. Après force boniments de charlatan et plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à arracher une dent saine. Une fois libéré, le client s'empare du revolver, fait ligoter le dentiste par le domestique, et, pendant que ce dernier s'enfuit, il commence à rendre au dentiste « dent pour dent », suivant son expression. Ensuite commence l'action, pour ne pas dire l'imbroglio. Le dentiste a 45 ans; il a épousé, quand il était jeune, une femme qui avait 15 ans de plus que lui, parce qu'elle était riche et qu'il lui fallait s'installer, — ce que, d'ailleurs, elle lui reproche à longueur de journée. La femme apprend qu'il a pour maîtresse la jeune femme (40 ans) d'un vieux commerçant de la ville (70 ans), et qu'il a rendez-vous le soir même avec elle pour aller au bal masqué. Elle se déguise en homme, va au domicile de la maîtresse et y trouve seul le vieux mari que les amants ont enivré avant de partir. Elle parvient à le dégriser et le met au courant de sa situation, sans toutefois lui révéler sa propre identité. Et voilà qu'ils trouvent justement à terre une lettre fort compromettante écrite par la jeune-femme au dentiste, lettre que ce dernier, qui, en voulant enivrer le vieillard s'est enivré lui-même, a laissé tomber au moment de se déguiser en femme pour accompagner sa maîtresse au bal. Les deux victimes décident d'aller elles aussi au bal pour surprendre le couple infidèle. Le mari trompé, pour ne pas être reconnu, endosse un vieux complet qui était au grenier depuis vingt ans et part

en empochant la lettre compromettante. Arrivés au bal, les deux vieux recherchent le dentiste et sa maîtresse, et, ne les trouvant pas, puisqu'ils sont travestis, s'adressent au valet du dentiste, également déguisé et méconnaissable, pour lui demander s'il a vu le couple. Ils lui racontent en détail leur aventure et la découverte de la lettre. Le domestique, un vrai Scapin arménien, prévient son maître. L'amante de celui-ci, toujours travestie, va à la table des vieux, feignant d'être une entraîneuse, et, tout en parlant avec le vieillard, fouille dans sa poche et en retire une lettre. Elle retourne triomphante auprès de son amant, persuadée d'avoir subtilisé le document accusateur. En l'examinant, ils s'aperçoivent que ce n'est pas ce qu'ils cherchaient, mais une vieille lettre restée depuis vingt ans dans le veston du vieux et qui révélait d'anciennes relations amoureuses entre lui et la femme du dentiste. Le couple d'amants est finalement reconnu, une poursuite bouffonne a lieu dans la salle de bal et tous se retrouvent au domicile du dentiste. Là a lieu la grande explication: à l'accusation formulée par les deux vieux avec une lettre à l'appui, répond l'accusation formulée par les jeunes et établie de même manière. Tous ayant intérêt à étouffer le scandale, on décide d'un commun accord d'une amnistie générale avec promesse de ne plus recommencer. La longueur du résumé que je viens de vous en donner est une preuve de la complication de l'intrigue. Et il ne s'agit là que de l'intrigue principale, sur laquelle vient s'en greffer une secondaire: la fille du dentiste, fiancée à un jeune homme modeste, change d'avis et s'éprend d'un autre, plus moderne. Elle obtiendra finalement satisfaction avec l'assentiment de l'ancien fiancé.

Cette comédie date de 1868. Baronian

avait alors 25 ans. Il ne la trouva pas réussie et retira bientôt tous les exemplaires qui étaient en librairie.

Au cours des années 1886-1887, soit sur un espace de plus d'un an, Baronian publie en feuilleton dans son journal satirique **Khigar** sa grande pièce, celle qui contribuera à immortaliser son nom: **Compère Balthasar** (Պապասար աղբար). Dans la période d'un peu moins de vingt ans qui sépare ces deux comédies, Baronian est devenu maître de son art: sa nouvelle oeuvre peut se comparer à du Molière. C'est une comédie de caractères; les événements ne sont plus fortuits et dominants, mais imaginés et amenés par les personnages. La trame devient plus simple; l'action est conduite logiquement, ainsi que vous pourrez en juger par le résumé que voici: Un brave homme du nom de Balthasar a épousé une femme jolie et coquette. Il s'aperçoit qu'il est trompé, sans savoir par qui, car il a vu sa femme sortir d'une maison de rendez-vous au bras d'un homme qu'il n'a pas reconnu. Il va alors raconter son infortune et confier le soin d'identifier l'amant de sa femme à son ami le plus intime, Guibar, homme galant et fourbe, et qui est précisément le coupable. Balthasar veut dès maintenant assigner sa femme devant le tribunal pour infidélité conjugale, espérant bien pouvoir prochainement, grâce au zèle de son ami Guibar, faire asseoir le complice aussi au banc des accusés. L'avocat demande à Balthasar des honoraires exorbitants, tout en le défendant aussi mal que possible, parce qu'il attend une récompense de la partie adverse. Guibar, en effet, pour défendre sa maîtresse et lui-même, promet de tous côtés des cadeaux et soudoie ainsi les juges, qui s'occupent de tout autre chose que du procès puisque leur opinion est faite d'avance, — la

soubrette, qui, dès qu'on la laisse seule avec Balthasar, ameute tout le quartier en criant que son maître s'est rué sur elle et a commencé à l'embrasser et à la pincer, — enfin, deux voisines qui entrent en se chamaillant, l'une prétendant que Balthasar lui a promis le mariage, l'autre affirmant qu'il s'est engagé à épouser sa fille. Finalement, Balthasar comprend qu'il est en face de juges corrompus et de faux témoins. Il se laisse condamner à une peine légère pour éviter la pire.

Certes, on retrouve dans cette pièce des scènes rappelant l'ancienne comédie-farce. Alors que les juges viennent d'annoncer à Balthasar que sa femme est retenue au tribunal, celle-ci vient, travestie, se présenter à son mari pour le persuader qu'elle est le sosie de sa femme et que c'est elle qu'il a vue au bras de Guibar. A un autre moment, les trois juges, trouvant qu'ils ont assez travaillé, organisent une petite sauterie, puisque, disent-ils, «il y a ici quatre hommes et quatre femmes». Les quatre hommes sont les trois juges et Guibar, les quatre femmes: Anouche, femme de Balthasar, la soubrette et les deux femmes faux-témoins. Balthasar évidemment ne compte pas, et, au cours de la sauterie, l'amant ne manque jamais l'occasion de le bousculer et de lui marcher sur les pieds. Mais Molière aussi a mêlé des scènes de farce à ses comédies, même aux plus sérieuses, comme le Malade imaginaire. Nous pouvons donc considérer cette pièce de Baronian comme une véritable comédie de caractère.

Quelques caractères sociaux apparaissent: l'avocat, un peu parent de Maître Pathelin, écorche son client tout en se ménageant une possibilité de récompense de la partie adverse, l'écrase

de sa science juridique et se présente comme indispensable en lui démontrant que les subtilités de la justice peuvent lui donner tort: il lui expose ainsi les circonstances atténuantes qui peuvent excuser en partie l'infidélité de sa femme, entre autres «si elle a commis l'adultère pour un bon motif». Enfin il fait apprendre par cœur à son client une leçon qui rappelle un peu le célèbre «bê, bê» et qu'il doit débiter en se traînant à genoux pour implorer la clémence des juges, sans ajouter un mot au texte ni répondre de lui-même à aucune question posée par le tribunal. Viennent ensuite les juges: ceux-ci sont bénévoles et ne refuseront évidemment pas quelques menus présents. Mais ce sont surtout de petits personnages, des commerçants aisés, qui acceptent ces fonctions pour paraître et pour avoir l'occasion de bavarder entre eux. Ces conversations, qui sont souvent des discussions animées, voire passionnées, sur des sujets futiles, sont, il faut bien le reconnaître, le grand charme des assemblées pour les Arméniens. C'est plus un travers national qu'un caractère social qui est ici tourné en dérision par Baronian. La caricature en est si poussée que l'on se demande à un moment s'il s'agit bien de juges ou si ce ne sont pas plutôt des amis que Guibar a amenés chez Balthazar pour simuler une réunion de tribunal.

Trois caractères personnels se révèlent dans cette pièce: Balthasar, le mari trompé et bafoué, est un brave homme, incapable de méchanceté. Fondamentalement honnête, formé par une morale en retard sur son époque, il ne manque pas de bon sens. D'abord trop confiant, puisqu'il s'en remet à Guibar du soin de découvrir l'amant de sa femme, il finit par comprendre que c'est son faux ami qui soudoie tout son

entourage, et même les juges. Il fait parfois preuve de niaiserie ; ainsi, par exemple, lorsqu'il apprend par coeur et débite comme une machine le texte de son avocat, — plus encore lorsque, de surcroît, il répète scrupuleusement la manière de le réciter à genoux, scène où il fait aussi penser à monsieur Jourdain. Mais, finalement, il se décide à accepter un jugement de condamnation et à feindre la réconciliation pour pouvoir vendre son bien à son aise et sans susciter de soupçons afin de fuir ensuite en Amérique. Il sait, comme Chrysale, être l'objet à la fois de notre risée et de notre sympathie.

Anouch, la femme de Balthasar, est une coquette, rusée et dénuée de scrupules, qui, non contente de tromper son mari, le bafoue sans vergogne.

Quant à Guibar, sous des dehors aimables et nobles, c'est un Tartuffe de la pire espèce. Aussi longtemps que Balthasar ignore le rôle joué par son ami dans son infortune conjugale, Guibar feint l'amitié et le dévouement sans limite. Une fois démasqué, il devient d'un cynisme révoltant. Ne va-t-il pas jusqu'à dire alors à Balthasar : **«Je ne puis pas ne pas vous exprimer ma peine et ma stupéfaction pour la froideur de l'accueil que vous me réservez depuis quelque temps. Je demande sans cesse à ma conscience si j'ai commis quelque faute qui serait de nature à refroidir votre amitié, et ma conscience me répond toujours «non».... Dites-moi, je vous en prie, quelles raisons vous amènent à employer un langage inconvenant à l'égard d'un ami intime qui s'est toujours efforcé de consolider les liens de l'amitié qu'il avait pour vous».**

Et, après avoir corrompu tout l'entourage de Balthasar, il va s'arranger à faire payer par celui-ci toutes les gratifications qu'il a promises.

* * *

Jacques Baronian excelle également dans la satire, qui n'était guère représentée avant lui chez les Arméniens que par le **«Alla Franca»** de l'évêque CALFA.

Je me contenterai de mentionner, pour ne pas encourir le reproche d'une omission, un recueil de biographies satiriques intitulé **«Les gros bonnets nationaux»** (Ազգային ջոջեր). Ce sont des caricatures des hautes personnalités arméniennes de Constantinople contemporaines de Baronian. Elles ont valu à l'auteur, aussi longtemps qu'ont vécu ces personnages, et une grande popularité et la rancune de ses victimes. L'actualité disparue, on s'aperçoit que la valeur littéraire en est médiocre. C'est dans le portrait de personnages imaginaires que Baronian fait preuve d'un talent remarquable. Malheureusement, certaines de ses oeuvres, parues en articles séparés ou en chroniques dans des journaux satiriques sont aujourd'hui introuvables. Je ne pourrai donc vous présenter que de seconde main une analyse de ses portraits qu'il a intitulés **«Pathologie morale»** (Ախտաբանություն), série de portraits rappelant les **Caractères** de La Bruyère. Il s'agirait d'une oeuvre parfaitement originale, dans laquelle l'influence de La Bruyère ne se ferait sentir que dans le choix de noms grecs, tels que Sténocardie (l'irritable), Hypoptos (le méfiant), Philargyre (l'avare), etc. pour désigner des types contemporains.

Dans le genre des portraits, mais des portraits animés, il a atteint la perfection dans son recueil de tableaux qu'il a appelé **«Les inconvenients de la politesse»** (Քաղաքականության փաստերը). C'est une synthèse des portraits de La Bruyère et des Fâcheux de Molière. Il

y a le mouvement des Fâcheux mais chaque tableau forme un tout absolument indépendant des autres. Le titre demande d'ailleurs à être expliqué, car il ne s'agit pas réellement des inconvenients qui pourraient découler directement de la politesse, c'est-à-dire de sacrifices que l'on fait inutilement de part et d'autre au prochain en obéissant aux lois de la civilité, mais de toutes les mésaventures et tous les désagréments auxquels se trouve exposée la personne qui a reçu elle-même une bonne éducation et qui a une certaine finesse de sentiments lorsqu'elle se trouve en face d'individus grossiers et sans tact. Dans ces tableaux surprenants de vie et de réalisme, il y a toujours opposition entre deux types : d'une part, l'homme bien élevé, généralement faible, faisant de vains efforts pour refuser et finissant toujours par céder, par peur de faire scandale, de s'attirer des inimitiés, ou simplement de faire une peine quelconque à autrui, — et, d'autre part, le personnage qui insiste, qui vous convainc avec autorité, qui foule aux pieds votre volonté et votre personnalité, celui qui vous domine d'une manière quelconque.

Ce dernier personnage est multiforme. Il peut se présenter sous l'apparence du pilier de cabaret qui vous agrippe à neuf heures du matin si vous avez le malheur d'aller prendre votre petit déjeuner au café. Il vous oblige à boire à jeun une bouteille de raki¹. **«Comment, vous me refusez. Est-ce que vous croyez que je veux vous empoisonner? — Ou bien serait — ce que je ne suis pas digne de trinquer avec vous?»** Vous pouvez alléguer toutes les maladies de foie que vous voulez, vous ne réussirez pas à vous dégager. Ensuite, il vous faudra bien offrir la seconde tournée. Puis, pour garder le village de l'hospitalité, votre ami de

rencontre commandera une nouvelle bouteille qu'il vous fera vider de force. Vous tenterez vainement de prendre congé, et vous aurez beau faire état d'affaires pressantes, il vous faudra, devant son air offensé, faire avec lui une partie de bésigue ou de jacquet. Vers midi, il vous libérera si vous êtes encore en état de marcher. Si vous êtes malade, il vous consolera à sa manière : **«Tout de même, c'est dégoûtant. Quand on ne supporte pas l'alcool, on n'en boit pas. Après tout, ce que je vous en dis, c'est pour votre bien. Mais c'est égal, vous auriez bien pu dire que vous ne supportiez la boisson.»** Souvent d'ailleurs, la victime de cette débordante amabilité est moins malade par l'effet du raki auquel elle n'est pas habituée que par la confusion qui s'empare d'elle à l'idée quelle ne pourra pas rendre la politesse, n'ayant pas suffisamment d'argent en poche. Son désarroi augmente encore lorsque l'ami de rencontre lui dit en la quittant :

— [A propos], vous allez à Yédi koulé ?

= Non, je vais au marché.

— Alors je vais vous demander de m'acheter une demie livre de tabac à priser d'Europe. Je vous rembourserai cela plus tard.

= Bien, mais....

— Mais, vous savez où vous allez l'acheter? A Galata, il y a un marchand de bougies; allez là-bas, vous direz que c'est pour M. Etienne, qu'il vous donne de mon tabac habituel. Attention à ne pas vous laisser rouler, hein?

Thoros n'a pas un sou dans sa poche, il essaie d'un autre moyen pour faire comprendre que cette commission est irréalisable.

— Excusez-moi, mais il m'est impos-

1. Eau-de-vie à l'anis.

sible d'aller de ce côté-la aujourd'hui.

— Mon vieux, je vous demande un service une fois tous les cinquante ans, et vous ne pouvez même pas faire ça pour moi. Ah, vous avez bien changé. Tiens, je ne vous reconnais plus.

— Je regrette, mais...

— Bon, eh bien, au moins, descendez à Koum Kapou et dites à ma belle-soeur qu'elle aille le chercher elle-même et qu'elle vous le donne pour que vous me le rapportiez. Mais, avancez lui l'argent, parce qu'il est possible qu'elle n'en ait pas à la maison.

Vous allez commander une paire de chaussures sur mesure chez le bottier. Quand vous allez la chercher, elle est trop petite. Il est obligé de mobiliser tout le magasin pour pouvoir enfiler votre pied dans la chaussure. C'est uniquement parce que vous n'avez pas le pied à la mode. C'est là une inconvenance qui ne peut servir de prétexte à refuser des chaussures faites sur mesure par le premier bottier de Constantinople.

Melkon agha, fatigué du travail de la journée n'a plus le courage de retourner chez lui à pied. Il se décide à prendre le tramway et a la bonne fortune de trouver la dernière place libre. Bientôt entre dans la voiture un monsieur grand et gros, qui aperçoit Melkon agha.

— Comme je suis heureux, dit-il, de vous voir ici.

— Moi également, répond Melkon agha.

— J'avais justement quelque chose à vous dire. Mais d'abord, pourriez-vous me prendre à côté de vous? Simplement que je m'appuie un peu, comme cela. Si vous me faisiez une toute petite place, là, cela me suffirait. Je peux me

serrer un peu. D'ailleurs, je ne suis pas bien gros.

Melkon agha, pour faire une place à son ami, se retourne de ci, se retourne de là, croise la jambe droite sur la jambe gauche, s'efforce de se faire tout petit. Pendant que Melkon agha fait tous ses efforts, son ami lui dit :

— Oh, ne vous dérangez-pas pour moi. Je peux bien me loger ici, en me serrant un peu. Et, comme s'il avait trouvé une place, il s'assoit sur les genoux de Melkon.

— Ne vous dérangez-pas.

— Pas du tout, pas du tout. Faites à votre aise. Je crois que je vous dérange un peu ?

— Non.

— C'est l'hiver, hein? En se serrant un peu, on se réchauffe.

— Oui.

— Si vous êtes serré, je vous en prie, dites le moi.

— Non, répond Melkon agha, qui peut à peine respirer.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a de nouveau, Melkon agha?

— Rien.

— Comment cela va-t-il chez vous? Les enfants vont bien?

Melkon agha sent que ses genoux s'engourdissent, la sueur lui coule du front. Que peut-il faire? La politesse interdit de vexer ses amis pour des futilités.

Il y a l'importun qui pénètre dans votre boutique juste au moment où, après une heure de marchandage, vous alliez réussir à conclure avec le client une affaire avantageuse; il s'informe de la santé des membres de votre famille un par un, parle de la pluie et du beau temps, des petits chiots que vient de mettre au monde la chienne de son voisin, se vexe de ce que vous lui répon-

diez évasivement, et ne part qu'après que votre client, impatienté, a pris la fuite.

Prenez-vous le frais sur le pas de la porte en attendant le dîner? Voilà un quidam qui vous salue, commence à raconter une histoire sans fin, vous tient pendant une heure, jusqu'au moment où, sentant tomber la fraîcheur, vous lui dites timidement pour prendre congé : « Vous ne voulez pas entrer? Je trouve qu'il fait froid dehors. » Il s'empare alors de votre demeure, acceptant soi-disant de crainte de vous désobliger; reste pendant que la maîtresse de maison met le couvert; s'invite à dîner pour ne pas vous offenser; fait, à votre table, le maître de céans en vous offrant les mets que vous avez préparés; remplit votre assiette et votre verre et vide les plats et les bouteilles, — donne des leçons d'éducation à vos enfants et des leçons de pédagogie à vous-même, va s'installer dans votre chambre à coucher pour endormir bébé et vous y presse de faire une partie de cartes, en compagnie d'amis qui venaient le chercher et qu'il a invités chez vous.

Même le bienfaiteur public est un fléau. Membre d'un comité de bienfaisance parce qu'il est riche, il n'achète pas de billets lui-même pour les fêtes de charité, — mais il en place. Chez de charité, — mais il en place. Chez les petits boutiquiers et artisans, en leur faisant comprendre que s'ils ne prennent pas de billets à concurrence d'une somme qu'il a fixée lui-même, ils seront déconsidérés sur la place. C'est ainsi que Nahabed agha, qui venait d'emprunter trente livres pour payer une traite, se voit extorquer cinq livres qui lui manqueront pour faire face à son échéance.

Je me contenterai de ces quelques

caractères. Il ne m'est pas possible de vous citer en entier l'un quelconque de ces tableaux, car ils sont tous très longs, et, cela vous surprendra sans doute, c'est précisément la longueur des dialogues qui leur donne tout leur charme. Les personnages sont tous plus ou moins des habitués du marché; or, au marché, pour enlever une affaire, il faut savoir bonimenter et discuter pendant une heure sans arrêt pour forcer la main au client, — et cette habitude de forcer la main, d'imposer sa volonté, on la retrouve partout dans la vie constantino-politaine, même dans la manière de vous inviter à jouer une partie de jaquet ou de vous offrir un verre de raki.



Pour achever la présentation des grandes oeuvres de Baronian, il ne me reste plus qu'à vous parler de la plus remarquable de toutes : « Les très-honorables mendiants » (*Մեծազանիքի մուրափանները*). Présentée sous forme de roman satirique, c'est plutôt la transposition d'une comédie à tiroirs du type des Fâcheux. Pour en faire une comédie à représenter au théâtre, il a suffi d'écrire suivant la présentation scénique habituelle les indications que l'auteur donne au début de chaque chapitre, qui devient alors une scène, et de supprimer les considérations philosophiques ou littéraires qu'il a introduites de ci, de là, — plus ou moins adroitement, — car l'oeuvre est presque entièrement dialoguée. Les personnages étant épisodiques, sauf le héros central et son hôtelier, je pourrai vous la résumer et en analyser les caractères en même temps.

Un gros fermier des environs de Trébizonde vient à Constantinople pour y prendre femme. Il s'appelle *Աբսալոն* աղա, maître Absalon. C'est un individu

que Baronian nous présente comme «doté d'une paire de gros yeux noirs, d'une paire de noirs sourcils, longs et épais, d'une paire de grandes oreilles et... d'une paire de nez», allait-il dire, trompé par la dimension. Fort simple d'esprit et de moeurs campagnardes, il va bientôt se gonfler d'orgueil et n'avoir plus qu'une passion: la célébrité, — peut-être à cause de sa première rencontre avec un journaliste. Le titre de la pièce est: «**Les honorables mendiants**»; les honorables mendiants, ce sont les personnages qui vont défiler un à un, tous des parasites, généralement des intellectuels sans situation, et l'unité de l'oeuvre est assurée par le personnage de leur victime: maître Absalon. C'est lui, donc, le caractère central, et il est un des seuls à avoir un nom. Il a ainsi conquis chez les Arméniens une célébrité semblable à celle dont jouit, par exemple, Harpagon chez nous: c'est le type idéal du parvenu mal dégrossi, qui est prêt à donner toute sa fortune pour que son nom paraisse dans le journal ou soit prononcé dans les églises. Ce type se rencontre chez les nouveaux riches arméniens.

A peine a-t-il mis le pied sur le quai de Galata que se présente «un homme de haute taille, au visage basané, avec de petits yeux, les épaules relevées, qui s'approche en se frottant les mains et avec un sourire forcé, et, lui prenant les mains avec politesse, lui demande:

— C'est vous, Maître Absalon? Quand êtes-vous arrivé? Avec quel bateau êtes-vous venu? Comment allez-vous? Comment va votre frère? Comment vont les affaires à Trébizonde? Quel est le prix du pain là-bas? Est-ce qu'il a plu ces jours-ci dans votre ville?

Il va bientôt soutirer à Maître Absalon le prix d'un abonnement, grâce à la promesse d'un article élogieux:

— J'écirai dans mon numéro de demain que la veille est arrivé de Trébizonde dans notre ville le Très honorable Maître Absalon, commerçant éminent, qui est bien connu de nos concitoyens pour ses connaissances linguistiques et son érudition commerciale. Vous savez le turc, je pense?

= Non.

— Le français?

= Non.

— L'anglais?

= Non.

— L'allemand?

= Non.

— Cela n'a pas d'importance. Je vous ferai linguiste pour la circonstance et je parlerai de vous avec éloges.

Finalement, Maître Absalon se laisse prendre; car on n'écrit dans les journaux que les noms des personnalités éminentes:

— Très bien. Ecrivez mon nom aussi. Moi aussi, je suis un compatriote honorable. Dans notre ville, je suis propriétaire de champs, de bœufs, de vaches, de fermes.... Ecrivez cela aussi.

= Ne vous inquiétez pas, j'écirai tout cela, pour remplir mes obligations envers ma conscience et envers la justice.

— J'ai aussi deux ou trois domestiques. Tu peux faire passer ça aussi dans ton journal?

= Pourquoi pas?

— J'ai aussi une montre et une chaîne en or, mais je ne les ai pas prises avec moi pour ne pas me les faire voler dans le bateau. Est-ce qu'il faut écrire ça aussi?

= Ce n'est pas nécessaire.

— Bien, mais tout le reste, tu l'éciras en tête de ton journal, hein?, pour que tout le monde le lise.

= C'est bien ce que j'ai l'intention de faire.

— Ecrivez-le en gros caractères.

= Soyez tranquille, avec les plus gros caractères possibles.

— Vous n'annoncez l'arrivée et le départ que des gens riches, n'est-ce pas?

= Oui.

— Parce que, si vous écrivez aussi les noms des pauvres, je ne veux pas que mon nom...

= Jamais de la vie. Nous n'écirons jamais le nom des gens qui n'ont pas d'argent, même s'ils donnaient mille livres d'or pour la construction d'une école.

A peine arrivé à l'auberge, il recevra plusieurs visites par jour; d'abord celle du prêtre, qui, après les propos et bénédictions d'usage, en arrivera au sujet de sa visite:

— Que Dieu garde toujours ouverts aux zélés fidèles comme vous ses inépuisables trésors.

= Merci.

— Que pour un il vous rende mille, et pour mille il vous rende un million pour l'édification de son église et pour la gloire de notre nation. Ah, voici l'objet de ma visite: je voudrais célébrer dimanche prochain une messe pour l'âme de vos défunts. Excusez ma hardiesse, mais c'est mon devoir de toujours rappeler que l'on ne doit pas oublier ses morts.

= Vous avez raison, mon père.

— Alors, si vous le désirez, dites-le moi pour que je puisse prendre mes dispositions dans ce sens. N'allez pas croire que ce soit une grosse dépense. Avec deux livres, vous en verrez la fin. Et, deux livres, nous annoncerons spécialement dans l'église, que c'est pour les âmes des défunts de Maître Absalon qu'est célébré le saint et immortel sacrifice de la messe.

= Je vous remercie.

— De rien, c'est mon devoir.

= S'il vous plait, voulez-vous accepter ces deux livres?

Puis, c'est le poète, qui écrira le nom du mécène Absalon sur la couverture de son ouvrage, moyennant les quatre livres nécessaires pour l'impression. Absalon tient encore une fois à ce que l'on fasse sur la couverture l'énumération de ses richesses. Ce n'est bien sûr, pas possible, mais le poète fera sur ce sujet une bucolique contre deux nouvelles livres qui serviront d'appât pour faire venir la muse capricieuse. Arrivent ensuite le photographe, qui le convaincra que l'on ne peut pas être un homme bien, si l'on n'a pas plusieurs douzaines de photographies tirées dans des poses différentes, — puis d'autres journalistes, écrivains, avocats sans causes, des professeurs qui veulent l'instruire pour qu'il soit en mesure de se marier avec une femme cultivée, — et enfin, l'inévitable Madame Suzanne, la courtière en mariages, laquelle aura finalement, en présence et au sujet d'Absalon, une violente querelle avec le prêtre qui lui fait concurrence. Dégoûté cette fois, Absalon comprend qu'il est exploité et, sans plus attendre, fait ses malles et quitte Constantinople.

Après Absalon, le personnage le plus typique est l'hôtelier, Manouk agha. Eternel désœuvré, Manouk agha, qui passe sa vie au café, est l'interminable bavard, à la fois amateur de potins et agent électoral. Dès qu'un parasite abandonné Maître Absalon, Manouk vient le retrouver et reprend, à l'endroit où il l'avait interrompu, son interminable commérage sur l'élection d'un conseiller de fabrique.

* * *

Ce qui caractérise l'oeuvre de Baronian, c'est que sa satire et sa comédie sont extrêmement vivantes, que la lan-

